

## I. Présocratiques

1) Empédocle déclare que les arbres sont les premiers vivants à être sortis de la terre, avant que le soleil ne fût déployé et avant que le jour et la nuit ne fussent distincts. Du fait de la symétrie du mélange, ils enveloppent en un être unique la proportion du mâle et de la femelle. Ils croissent et grandissent sous l'effet de la chaleur répandue dans la terre, de telle sorte qu'ils sont des parties de la terre à la façon dont l'embryon dans le ventre est une partie de la matrice. Les fruits sont des sécrétions de l'eau et du feu qui est dans les plantes. Celles à qui l'humide fait défaut perdent leurs feuilles sous l'effet de l'évaporation due à l'été, alors que celles qui contiennent beaucoup d'humidité conservent leurs feuilles : ainsi en va-t-il du laurier, de l'olivier et du palmier. Les différences des suc proviennent de la diversité des mélanges dans la terre et dans les plantes, qui transforment en une sève différente les homéométries provenant de la terre nourricière, comme pour la vigne. Car les différences de qualité dans les crus ne proviennent pas de la différence des cépages, mais de la différence des sols. (Aétius, Fragment A, LXX, traduit par Demont)

2) Mais Anaxagore et Empédocle disent que les plantes ont désir et sensation, douleur et plaisir [...], et Empédocle affirme que les mâles et les femelles sont chez elles mêlés. [...] Anaxagore, Empédocle et Démocrite affirmaient qu'elles ont pensée et intelligence (Nicolas de Damas, *Sur les Plantes* ; D 250a et c ; trad. Laks)

3) Après que l'eau eut occupé à son tour son domaine propre à la surface de la terre et que celle-ci, encore tout humide, eut pris peu à peu sa forme sous l'effet des rayons du soleil et se fut progressivement asséché, alors se mirent à pousser d'abord les arbres, les plantes et certaines membranes semblables à des bulles qui, à force d'être cuites pendant le jour par le soleil et tiédies la nuit, au feu de la lune et des autres astres, finirent par se déchirer pour donner naissance aux animaux. Celles d'entre elles qui avaient reçu une cuisson suffisante engendrèrent des animaux mâles, les plus chauds, tandis que les autres qui, au contraire, avaient souffert d'un manque de chaleur, évoluèrent vers le sexe féminin... Les créatures qui participaient essentiellement de la nature terreuse, à savoir les plantes et les arbres, ont été enracinées dans la terre, la tête en bas. (Aétius sur Démocrite, Fragment B, V, 2, trad. Demont)

## II. Platon

1) Alors que toutes les parties et tous les membres du vivant mortel se trouvaient réunis en un même ensemble, et attendu que la nécessité imposait à cet être de vivre, entouré de feu (77a) et assailli par le vent, et que, partant, il tendait à se consumer, dissous et épuisé par ces éléments, les dieux lui ménagent un secours. Ils font pousser une nature apparentée à la nature humaine, une nature qui résulte d'un mélange où entrent comme nouveaux ingrédients d'autres formes et d'autres sensations, de manière à ce qu'il y ait un autre vivant. Il s'agit évidemment des arbres, des plantes et des semences. Aujourd'hui, les espèces végétales nous paraissent familières parce qu'elles ont été domestiquées et qu'elles sont cultivées par les agriculteurs, mais auparavant il n'y avait que des espèces sauvages, qui sont plus anciennes (77b) que les espèces cultivées. Or tout ce qui participe à la vie, nous sommes en effet en droit, semble-t-il, de l'appeler, au sens propre, vivant. Toutefois, l'espèce du vivant dont nous parlons maintenant ne participe qu'à la troisième espèce d'âme, celle dont nous avons dit qu'elle est située entre le diaphragme et le nombril, qui n'a aucune part, pas plus à l'opinion et au raisonnement qu'à l'intelligence, mais qui éprouve des sensations de plaisir ou de peine qu'accompagnent des appétits. En effet, cette espèce d'âme est toujours passive et, du fait

qu'elle a été renfermée en elle-même et sur elle-même, avec la seule faculté de repousser le mouvement qui vient de l'extérieur et de n'utiliser que du sien propre, (77c) la nature à sa naissance ne lui a pas accordé de connaître quelque chose de lui-même et de raisonner. Voilà pourquoi, bien que cette espèce vive et ne soit pas autre chose qu'un vivant, immobile et enracinée, elle demeure fixe, incapable de se mouvoir par elle-même. Toutes les espèces végétales, eux qui sont les plus puissants les ont plantées pour servir de nourriture à nous qui sommes moins puissants. Après quoi ils ont creusé à travers notre corps lui-même des canaux, pareils aux canaux qu'on creuse dans les jardins, afin qu'il fût irrigué comme un jardin par l'eau qui y coule. Et, dans un premier temps, ils ont, en les cachant sous la masse constituée par l'union (77d) de la peau et de la chair, creusé ces conduits que sont les vaisseaux dorsaux, au nombre de deux, puisque le corps se trouve être double, avec un côté droit et un côté gauche. Ces vaisseaux, ils les ont placés le long de la colonne vertébrale, en disposant aussi entre eux la moelle génératrice, afin que cette moelle fût dotée de la vigueur la plus grande, et pour que, coulant à partir de là vers les autres parties du corps avec facilité, puisqu'il suit une pente, le flot qui y coule permette une irrigation uniforme. (Platon, *Timée*, 76e-77d)

2) Lorsque, chez les femmes, ce qu'on appelle la matrice ou l'utérus, (91c) et qui est un être vivant possédé du désir de faire des enfants, est demeuré stérile longtemps après avoir dépassé l'âge propice, alors cet organe s'impatiente, il supporte mal cet état, et, parce qu'il se met à errer de par tout le corps, qu'il obstrue les orifices par où sort l'air inspiré et qu'il empêche la respiration, il jette le corps dans les pires extrémités et provoque d'autres maladies de toute sorte, jusqu'à ce que l'appétit et le désir de chacun des deux sexes les amènent à s'unir, cueillent un fruit comme on cueille à des arbres, (91d) sèment dans la matrice, comme dans une terre labourée, des vivants invisibles du fait de leur petitesse et encore informes, puis les différencient et les fassent croître et grandir en elle, pour enfin les faire sortir à la lumière et achever la génération des vivants. (Platon, *Timée*, 91b-d).

3) En ce qui concerne l'espèce d'âme qui en nous domine, il faut se faire l'idée que voici. En fait, un dieu a donné à chacun de nous, comme démon, cette espèce-là d'âme dont nous disons, ce qui est parfaitement exact, qu'elle habite dans la partie supérieure de notre corps, et qu'elle nous élève au-dessus de la terre vers ce qui, dans le ciel lui est apparenté. C'est à cette région, en effet, à partir de laquelle poussa la première naissance de l'âme, que l'espèce divine accroche notre tête, c'est-à-dire nous enrachine, et maintient ainsi notre corps tout droit. (Platon, *Timée*, 90a)

### III. Aristote

1) La nature passe petit à petit des êtres inanimés aux êtres doués de vie, si bien que cette continuité empêche d'apercevoir la frontière qui les sépare et qu'on ne sait à qui appartient la forme intermédiaire. En effet, après le genre des êtres inanimés se trouve d'abord celui des végétaux. Et parmi ceux-ci, une plante se distingue d'une autre parce qu'elle semble participer davantage à la vie. Mais le règne végétal pris dans son ensemble, si on le compare aux autres corps matériels, apparaît presque comme animé, mais en comparaison avec le règne animal, il paraît inanimé. D'autre part, le passage des végétaux aux animaux est continu. (Aristote, *Histoire des Animaux*, 588b)

2) Pour tous les animaux achevés, les parties les plus nécessaires sont deux : celle par laquelle ils reçoivent la nourriture et celle par laquelle ils rejettent le surplus ; car il n'est possible ni d'exister ni de grandir sans nourriture. Les plantes en ce qui les concernent (car nous

affirmons qu'elles vivent aussi), ne possèdent pas de lieu pour le surplus inutile : car elles tirent de la terre leur nourriture toute cuite, et libèrent en retour les semences et les fruits. Or chez tous les vivants ce qui tient le milieu entre ces deux-là constitue la troisième partie, en quoi se trouve le principe de la vie. Ainsi, comme la nature des plantes consiste à rester fixes, elles ne présentent pas plusieurs formes de parties anoméomères, car pour peu d'actions elles n'ont l'usage que de peu d'organes. (Aristote, *Parties des Animaux*, II, 10, 655b29-656a2)

3) A mesure que la chaleur, qui élève, devient plus faible, et l'élément terreux plus abondant, le corps des animaux est plus petit et les pattes moins nombreuses ; les pattes finissent par disparaître, et le corps traîne sur le sol. En continuant dans cette voie, les êtres vont jusqu'à avoir le principe vital en bas et la partie où se trouve la tête finit par être immobile et insensible : ils deviennent des plantes avec le haut du corps placé en bas et le bas en haut. En effet, les racines jouent chez les végétaux le rôle et la forme d'une bouche et d'une tête, tandis que la semence se trouve à l'opposé ; elle se forme en haut et à l'extrémité des pousses. (Aristote, *Parties des Animaux* 686b)

4) Nous exprimons bien un genre particulier de réalités en parlant de substance. Mais celle-ci s'entend, soit comme matière (chose qui, par soi, ne constitue pas une réalité singulière), soit comme aspect ou forme (en vertu de quoi, précisément, on peut parler d'une réalité singulière), soit troisièmement comme le composé des deux. Par ailleurs, la matière est puissance, alors (10) que la forme est réalisation ; et ce, de deux manières, soit comme la science, soit comme l'acte de spéculer. Or comme les substances, dans l'opinion, ce sont surtout les corps et, parmi eux, les corps naturels, car ils sont principes des autres. Mais parmi les corps naturels, les uns ont la vie, cependant que les autres ne l'ont pas ; et par vie, nous voulons dire la propriété de par soi-même se nourrir, croître et (15) dépérir. Si bien que tout corps naturel, ayant la vie en partage, peut être substance, une substance, cependant, comme on l'a dit, composée. Mais puisque c'est précisément un corps qui a cette propriété, c'est-à-dire, possède la vie, le corps ne saurait être l'âme. Le corps, en effet, ne se range pas dans les réalités qui se disent d'un sujet, mais se présente plutôt comme sujet ou matière. Il faut donc nécessairement que l'âme soit (20) substance comme forme d'un corps naturel qui a potentiellement la vie. Or cette substance est réalisation. Donc elle est la réalisation d'un tel corps. Mais cette dernière s'entend de deux façons, tantôt comme la science, tantôt comme l'acte de spéculer. Par conséquent, c'est évidemment comme la science. En effet, la présence de l'âme implique sommeil et éveil. (25) Or il y a correspondance entre l'éveil et l'acte de spéculer, d'un côté, et, de l'autre, le sommeil et le fait d'avoir cette disposition sans l'exercer ; par ailleurs, la première des deux à naître chez un même sujet, c'est la science. En conséquence, l'âme est la réalisation première d'un corps naturel qui a potentiellement la vie. (412b1) Tel est, du reste, tout corps pourvu d'organes. Or les parties des plantes aussi sont des organes, mais d'une extrême simplicité : ainsi, la feuille est une protection du péricarpe et le péricarpe est une protection du fruit, tandis que les racines correspondent à la bouche, puisque les deux absorbent la nourriture. Et si l'on a besoin d'une formule qui s'applique en commun à toute (5) âme, ce sera : la réalisation première d'un corps naturel pourvu d'organes. (Aristote, *Traité de l'âme*, II, 1, 412a6-b5 ; traduction R. Bodéüs, GF 1993)

6) Disons donc, en guise de point de départ à l'examen, que l'animé se distingue de l'inanimé par le fait qu'il est en vie. Mais comme le fait de vivre s'entend de plusieurs façons, nous prétendons qu'il y a vie là où on ne trouve ne serait-ce qu'une seule quelconque des manifestations telles que l'intelligence, la sensation, le mouvement local et le repos, ou encore le mouvement nutritif, (25) dépérissement et croissante. C'est pourquoi l'on considère que tous les êtres (*ta phuomena*) qui se développent ont également la vie, car, visiblement, ils ont

en eux-mêmes la sorte de puissance ou de principe qui leur permet de suivre, dans leur croissance et leur dépérissement, des directions contraires. La croissance en effet ne s'effectue pas vers le haut à l'exclusion du bas, mais c'est pareillement dans les deux sens et de tous côtés que se développent tous les êtres qui ont toujours à se nourrir (30) et dont la vie se maintient aussi longtemps qu'ils peuvent absorber de la nourriture. Or si cette forme de vie peut être séparée des autres, les autres en revanche ne peuvent l'être de celle-ci chez les mortels. Et on le voit dans le cas des végétaux (*epi tôn phuomenôn*), puisqu'aucune autre faculté de l'âme ne leur est (413b1) dévolue. Donc c'est en vertu de ce principe que la vie est dévolue aux vivants, bien que l'animal soit fondamentalement identifiable grâce au critère de la sensation. En effet, les êtres qui ne bougent pas et ne changent pas de place, mais qui sont doués de sensation, nous les appelons des animaux et pas seulement des vivants. Or le fondement de la sensation, dévolu à (5) tous, est le toucher. Et, de même que la fonction nutritive peut être séparée du toucher et de toute autre sensation, de la même façon le toucher peut l'être des autres sensations. Mais nous appelons nutritive cette sorte de parcelle de l'âme que même les végétaux (*ta phuomena*) ont en partage, alors que, manifestement, les animaux possèdent tous la sensation tactile. Quant à la raison (10) de chacun de ces phénomènes, nous en parlerons plus tard. Et pour l'instant, on se bornera à dire que l'âme est le principe des manifestations qu'on vient d'évoquer et qu'elle se définit par les fonctions nutritive, sensitive, cogitative et par le mouvement. (Aristote, *Traité de l'âme*, II, 2, 413a20-b12, trad. R. Bodéüs, GF 1993)

7) Les facultés de l'âme dont nous venons de parler appartiennent (30) toutes à certains êtres vivants comme nous l'avons dit. Elles sont les facultés nutritives, désirantes, sensibles, locomotrices et noétiques. Les plantes ne possèdent que la faculté nutritive. D'autres vivants possèdent celle-ci (414b1) et de plus, la faculté sensitive; et, s'ils possèdent la faculté sensitive, ils possèdent aussi la faculté désirante, car sont du désir l'appétit, le courage et la volonté; or les animaux possèdent, tous, au moins l'un des sens, savoir le toucher, et là où il y a sensation, il y a aussi plaisir et douleur, et ce qui cause (5) le plaisir et la douleur et les êtres qui possèdent ces états ont aussi l'appétit, car l'appétit est le désir de l'agréable. De plus, tous les animaux ont la sensation de l'aliment, car le toucher est le sens de l'aliment. En effet, des choses sèches, humides, chaudes et froides constituent exclusivement la nourriture de tous les animaux (et ces qualités sont perçues par le toucher, tandis que les autres sensibles ne le sont pas, sauf par accident), (10) car le son, la couleur, ni l'odeur ne contribuent en rien à l'alimentation; quant à la saveur, elle est l'une des qualités tangibles. Or la faim et la soif sont appétit, la faim, du sec et du chaud, la soif, du froid et de l'humide; et la saveur est en quelque sorte un assaisonnement de ces qualités. Nous aurons à éclaircir ces points dans la suite. Pour l'instant, qu'il nous suffise (15) de dire qu'à ceux des animaux qui possèdent le toucher, le désir appartient également. Quant à savoir s'ils possèdent l'imagination, la question est douteuse et elle sera à examiner plus tard. A certains animaux appartient en outre la faculté de locomotion, d'autres ont encore la faculté noétique et l'intellect par exemple l'homme et tout autre être vivant, s'il en existe, qui soit d'une nature semblable ou supérieure. Il est donc évident que (20) s'il y a une notion commune de l'âme, ce ne peut être que de la même façon qu'il y en a une de la figure; car, dans ce dernier cas, il n'y a pas de figure en dehors du triangle et des figures qui lui sont consécutives, et, dans le cas qui nous occupe, il n'y a pas d'âme non plus en dehors des âmes (25) que nous avons énumérées. Cependant les figures elles-mêmes pourraient être dominées par une notion commune qui s'appliquerait à toutes; mais, par contre, elle ne conviendrait proprement à aucune. De même pour les âmes que nous avons énumérées. Aussi est-il ridicule de rechercher, par dessus ces choses et par-dessus d'autres, une définition commune, qui ne sera la définition propre d'aucune réalité, et de ne pas, laissant de côté une telle définition, s'attacher au propre et à l'espèce indivisible Et le cas

de l'âme est tout à fait semblable à celui des figures: toujours, en effet, l'antérieur est contenu en puissance dans ce qui lui est consécutif, (30) aussi bien pour les figures que pour les êtres animés: par exemple, dans le quadrilatère est contenu le triangle, et dans l'âme sensitive, la nutritive. Par conséquent, pour chaque classe d'êtres, il faut rechercher quelle espèce d'âme lui appartient, quelle est, par exemple, l'âme de la plante, et celle de l'homme ou celle de l'animal. Mais par quelle raison expliquer une consécution de ce genre dans les âmes: (415a1) c'est ce qu'il faudra examiner. Sans l'âme nutritive, en effet, il n'y a pas d'âme sensitive, tandis que, chez les plantes, l'âme nutritive existe séparément de l'âme sensitive. De même encore, sans le toucher, aucun autre sens n'existe, tandis que le toucher existe sans les (5) autres sens, car beaucoup d'animaux ne possèdent ni la vue, ni l'ouïe, ni la sensation de l'odeur. De plus, parmi les êtres sentants, les uns possèdent la faculté de locomotion, et les autres ne l'ont pas. En dernier lieu, certains animaux, et c'est le petit nombre, possèdent le raisonnement et la pensée, car ceux des êtres corruptibles qui sont doués du raisonnement ont aussi les autres facultés, (10) tandis que ceux qui possèdent l'une quelconque de ces dernières ne possèdent pas tous le raisonnement: au contraire, certains n'ont même pas l'imagination, d'autres vivent seulement par elle. Quant à ce qui concerne l'esprit théorique, c'est une autre question. Ainsi donc, parler de chacune de ces espèces d'âmes en particulier est évidemment aussi la façon la mieux appropriée de parler de l'âme. (Aristote, *De l'âme*, II, 3, 414a29-415a13)

8) L'âme nutritive appartient aussi aux autres êtres vivants [que l'homme], et c'est la première (25) et la plus commune faculté de l'âme, celle par laquelle la vie appartient absolument à tous les êtres. Elle a pour fonctions (*erga*) le fait de procréer et de se nourrir. En effet, la plus naturelle des fonctions dont tous les êtres vivants qui sont parfaits et qui ne sont pas incomplets, ou qui ne sont pas nés par génération spontanée, c'est de produire un autre être semblable à eux (l'animal un animal, la plante une plante), afin d'avoir part, autant qu'ils (415b1) le peuvent à l'éternel et au divin : car tous désirent cela, et font tout ce qu'ils font par nature dans ce but. Or le but se dit en deux sens : c'est ce en vue de quoi et ce pour quoi. Puisqu'il est donc impossible d'avoir part de façon continue à l'éternité et au divin, du fait qu'aucun des êtres corruptibles ne peut demeurer un et (5) le même en nombre, c'est de la manière qu'il peut y participer que chacun y a part, l'un plus, l'autre moins. Et il ne demeure pas identique, mais semblable, pas un en nombre, mais un selon l'espèce. (Aristote, *De l'âme*, II, 4, 415a23-b7)

#### IV. Théophraste

1) 1. Pour saisir les différences entre les plantes et les autres aspects de leur nature, il faut considérer leurs parties (*merè*), leurs qualités (*pathè*), leurs modes de reproduction (*geneseis*) et de vie (*biouis*), car elles n'ont pas, comme les animaux, un caractère (*èthè*) et des activités (*praxeis*). Ce sont les différences relatives à leur reproduction, à leurs qualités et à leur mode de vie qui se laissent le plus facilement observer ; ce sont celles de leurs parties qui présentent le plus de diversité (*poikilia*). Tout d'abord en effet la notion même de ce qu'on doit appeler « parties » ou autrement que « parties » n'est pas délimitée de manière satisfaisante et comporte quelque difficulté.

2. La partie, inhérente à la nature propre du sujet, semble être toujours présente, soit absolument, soit une fois formée, comme chez les animaux les organes destinés à se développer plus tard, sauf en cas de perte due à la maladie, à la vieillesse ou à une mutilation. Or il se trouve chez les plantes certains éléments destinés à n'avoir qu'une existence annuelle : ainsi la fleur, le corps mousseux, la feuille, le fruit, en un mot, tout ce qui se forme avant les

fruits ou en même temps que les fruits. Il s'y ajoute la pousse même, car les arbres ont toujours une croissance annuelle de leurs organes aériens aussi bien que de leur système racinaire. Par conséquent, si l'on peut voir là des parties, le nombre de leurs composants restera indéterminé et ne sera jamais le même ; si au contraire on n'en fait pas des parties, il s'ensuivra que ce à travers quoi s'accomplit et se manifeste le plein développement des plantes n'en constitue pas des parties. Car lorsqu'elles poussent, s'épanouissent et fructifient, toutes donnent l'impression d'être plus belles et plus parfaitement développées, et elles le sont. Voilà donc à peu près les difficultés.

3. Sans doute faut-il éviter de chercher une similitude totale avec les animaux, tant pour ce qui a trait à la reproduction que pour le reste, et voir des parties dans les produits mêmes, par exemple les fruits : ce n'est absolument pas le cas des fœtus d'animaux. Que le temps de sa floraison mette sous vos yeux ce que la plante a de plus beau ne prouve rien, puisque les animaux aussi ont toute leur vigueur en période de gestation. Cependant nombreuses sont même les parties que les animaux perdent chaque année, comme les cerfs leurs bois, les oiseaux qui s'abritent dans des trous leurs plumes et les quadrupèdes leurs poils, si bien que cet accident n'a rien d'extraordinaire surtout parce qu'il est semblable à la chute des feuilles. Mais il n'e va pas du tout de même dans ce qui a trait à la reproduction, tant il est vrai que chez les animaux, certains corps sont produits en même temps que le rejeton, d'autres sont expulsés comme des impuretés étrangères à leur nature. Or la croissance végétale a l'air d'être un phénomène assez voisin : nul doute que la croissance ne tende à la reproduction qui marque le plein développement. 4. Mais en règle générale, comme nous l'avons dit, il faut absolument éviter de tout considérer en l'assimilant au cas des animaux. C'est pourquoi le nombre des parties d'une plante reste indéterminé : elle peut pousser de partout, puisqu'elle vit aussi de partout. Voilà donc comment il faut interpréter les faits, non seulement à l'égard de la question présente, mais aussi en vue de celles qui doivent se poser ; car pour ce qu'il n'est pas possible d'assimiler, c'est peine perdue que de s'y acharner par tous les moyens ; gardons-nous de nous détourner de notre propre étude. Les recherches sur les plantes portent, en un mot, soit sur leurs composants externes et sur leur aspect général, soit sur leurs composants internes, come pour les animaux les observations consécutives aux dissections. 5. Il faut considérer en elles les éléments qui se trouvent les mêmes pour toutes, ceux qui sont particulier à chaque catégorie, et en outre ceux des mêmes qui sont semblables entre eux, je veux dire par exemple la feuille, la racine, l'écorce. Voilà ce qu'on ne doit surtout pas oublier, s'il faut sur quelque point raisonner par analogie, comme pour les animaux, en se référant évidemment aux éléments les plus ressemblants et les plus parfaits, et même simplement quand il s'agit d'assimiler les données du monde végétal à celles du monde animal, dans la mesure où l'on peut assimiler ce qui est analogue. Tenons-nous en donc aux définitions ainsi formulées.

6. Les différences entre les parties consistent un peu schématiquement en trois faits : ou bien certaines espèces en sont pourvues, d'autres dépourvues (c'est le cas des feuilles et du fruit), ou bien elles ne sont pas semblables ni égales, ou, en troisième lieu, elles ne sont pas disposées pareillement. Parmi ces traits, la dissemblance se définit par la forme, la couleur, le caractère dense ou clairsemé, rugueux ou lisse, et par les autres qualités auxquelles s'ajoutent toutes les différences des suc. L'inégalité se définit par l'excès ou le défaut de quantité ou de taille. D'ailleurs, en gros, même les caractères précédents relèvent tous de l'excès ou du défaut : ce sont excès et défaut que le plus et le moins. 7. Mais que la disposition ne soit pas pareille constitue une différence. Je veux dire, par exemple, que des végétaux ont les fruits au-dessus des feuilles, d'autres au-dessous, et, par rapport à l'arbre même, les uns à la cime, les autres sur les côtés, quelques-uns jusque sur le tronc, tel le sycomore d'Egypte, sans parler de ceux qui fructifient sous terre, par exemple l'*arakhidna* et la plante appelée en Egypte *ouïgon* (...) 8. Par conséquent, il faut saisir les différences entre les plantes à partir des caractères qui

contribuent pour chacune à rendre parfaitement reconnaissable son aspect général. 9. Mais c'est après en avoir dénombré exactement les parties que nous devons entreprendre notre exposé sur chacune d'elles.

Les parties les plus essentielles, les plus développées et communes au plus grand nombre d'espèces sont la racine, la tige, la branche et le rameau – division comparable à la division en membres qui s'applique aux animaux : chacun est différent et à eux tous ils constituent l'ensemble. La racine est ce par quoi la plante amène à elle sa nourriture, la tige ce vers quoi celle-ci est apportée. Je nomme tige la partie développée au-dessus du sol, dans une seule division : c'est ce qu'il y a de plus commun tant aux plantes annuelles qu'aux vivaces ; pour les arbres, on l'appelle le tronc. Je nomme branche les parties qui s'en détachent (certains les appellent les « nœuds ») et rameau ce qui pousse des branches en une seule fois : telle est par excellence la pousse annuelle. Ces parties sont propres aux arbres. 10. Mais la tige, comme on l'a dit, est plus commune ; cependant, toutes les plantes ne l'ont pas, elles non plus : ainsi certaines espèces herbacées. D'autres l'ont, mais annuelle et non pérenne, même celles dont les racines sont vivaces. Dans l'ensemble, la plante est un organisme variable (*poluchoun*), divers (*poikilion*), difficile à définir en termes généraux (*chalepon eipeîn katholou*). La preuve (*sèmeion*), c'est qu'on ne peut trouver aucun élément commun à toutes, comme la bouche et l'estomac pour les animaux. 11. Elles s'identifient soit par analogie, soit d'une autre manière. Car elles ne possèdent pas toutes une racine, une tige, des branches, des rameaux, des feuilles, des fleurs et des fruits, ni d'ailleurs une écorce, une moelle, des fibres et des vaisseaux : ainsi les champignons et la truffe. C'est pourtant dans ces éléments que réside la substance (*ousia*) du végétal, et dans ceux du même genre. Mais ils appartiennent par excellence, comme on l'a dit, aux arbres, auxquels la division en parties est la plus appropriée ; ce sont eux qu'il est juste de prendre comme terme de comparaison pour les autres végétaux.

12. Les arbres révèlent aussi, à peu de chose près, les autres aspects de chaque groupe d'espèces. Ceux-ci diffèrent par la multiplicité des parties ou leur petit nombre, par leur caractère dense ou clairsemé, par la croissance dans une direction unique ou la ramification et autres points de ressemblance avec les arbres. Chacune des parties citées est « non homéomère ». Je veux dire qu'elle est homéomère en ce sens qu'une partie quelconque de la racine ou du tronc se compose des mêmes éléments que le tout, mais la partie considérée est dite « portion de tronc », et non « tronc » comme cela se produit pour les membres des animaux. Bien que faite des mêmes éléments, une partie quelconque de la jambe ou du bras ne porte pas le même nom que l'ensemble, comme le font la chair et l'os : elle est dépourvue de nom – ni non plus, sans doute, une partie quelconque d'aucun des organes d'aspect unique : les parties de tout ce qui se présente ainsi sont dépourvues de nom. Au contraire, celles des organes d'aspects multiples, comme le pied, la main, la tête, ont reçu des dénominations, par exemple le doigt, le nez, l'œil. Voilà donc à peu près les parties essentielles.

1. Mais il est d'autres éléments dont se composent ces parties : l'écorce, le bois, la moelle, pour les espèces qui ont une moelle. Tous sont homéomères. Il s'y ajoute ceux qui sont encore plus primaires que les précédents et qui les constituent : l'élément humide, la fibre, le vaisseau, la chair. Ce sont les corps fondamentaux (à moins qu'on ne les appelle principes de base), communs à tous les végétaux. En eux résident leur substance et leur nature entière. (...)

3. L'élément humide est facile à voir. C'est ce que certains, comme Ménestor, appellent simplement la sève en toutes circonstances ; d'autres ne lui donnent dans l'ensemble aucun nom particulier, mais dans certains cas parlent de « sève » et dans d'autres de « larmes ». Fibres et vaisseaux n'ont par eux-mêmes aucun nom et reçoivent celui qu'ils doivent à leur ressemblance avec les constituants qui existent chez les animaux. Peut-être ces éléments-là s'en différencient-ils par ailleurs, comme d'une manière générale le règne végétal, variable, comme nous l'avons déjà dit. Mais puisqu'on doit rechercher l'inconnu à travers le mieux

connu, et que sont mieux connus les caractères particulièrement importants et qui tombent manifestement sous notre sens, de toute évidence il nous faut suivre ce fil directeur pour traiter notre sujet. (Théophraste, *Historia Plantarum* I, 1-2, §1-3, trad. S. Amigues)

2) 1. Comme il arrive que l'étude d'objets classés par catégories s'en trouve clarifiée, il est bon de procéder ainsi pour ceux qui s'y prêtent. Voici les catégories fondamentales et essentielles qui comprennent, semble-t-il, la totalité ou la plupart des végétaux : les arbres (*dendron*), les arbrisseaux (*thamnos*), les sous-arbrisseaux (*phruganon*), les plantes herbacées (*poa*). Un arbre est ce qui a un seul tronc partant de la racine, de nombreux rameaux, des nœuds, qu'il n'est pas facile d'arracher ; par exemple, l'olivier, le figuier, la vigne. Un arbrisseau est ce qui possède plusieurs troncs partant de la racine et de nombreux rameaux, par exemple la ronce, la paliure ; un sous-arbrisseau, ce qui a de nombreux rameaux partant de la racine, par exemple le chou et la rue ; une plante herbacée, ce qui s'élève de la racine avec des feuilles et sans tronc et dont la tige porte le fruit, par exemple le blé et les légumes.

2. On doit cependant accueillir ces définitions avec les réserves suivantes et les considérer comme des formules schématiques. On peut en effet penser que certaines plantes subissent des mutations et que d'autres, du fait de la culture, deviennent assez différentes et se départissent de leur nature ; par exemple, la mauve, quand on la fait pousser en hauteur et se changer en arbre. (...)

4. Sans doute pourrait-on prétendre classer aussi d'une manière générale certains végétaux d'après leur grande ou leur petite taille, les autres d'après leur vigueur ou leur chétivité et leur longévité plus ou moins grande. Car parmi les sous-arbrisseaux et les plantes potagères, certaines espèces poussent sur un tronc unique et, si l'on peut dire, avec une nature d'arbre, comme le chou ou la rue, d'où le nom de « légumes-en-arbre » que l'on donne parfois aux végétaux de ce genre ; de plus, la totalité ou la plupart des espèces potagères, quand elles demeurent en place, développent des sortes de branches et prennent en tous points l'apparence d'un arbre, avec cependant moins de longévité.

5. C'est pour cette raison qu'il y a lieu, disions-nous, de ne pas s'en tenir trop rigoureusement à la définition et de considérer ces distinctions comme un simple schéma. Car il faut en faire autant des classements en espèces, par exemple domestiques et sauvages, fructifères et dépourvues de fleurs, à feuilles persistantes et à feuilles caduques. En effet, le caractère sauvage ou domestique des végétaux paraît être une conséquence de la culture : tout sujet devient sauvage ou domestique, affirme Hippon, selon qu'il reçoit des soins ou n'en reçoit pas. En revanche, les plantes ne fructifient pas ou fructifient, fleurissent ou ne fleurissent pas du fait de leur habitat et du milieu climatique. De la même manière elles ont des feuilles caduques ou persistantes : on dit que dans la région d'Eléphantine même les vignes et les figuiers ne perdent pas leurs feuilles.

6. De telles classifications n'en demeurent pas moins nécessaires (*All'homôs toiaûta diaireteon*). Des traits communs tenant à leur nature se présentent pareillement chez les arbres, les arbrisseaux, les végétaux suffrutescents ou herbacés ; mais quand on expose à leur sujet les causes des phénomènes, il faut évidemment le faire pour tous en commun, sans les définir un à un : il est normal que ces causes soient elles aussi communes à tous. Cependant les végétaux paraissent présenter quelque différence de nature justement dans le cas des espèces sauvages et des espèces domestiques, s'il est vrai que certains ne peuvent pas vivre comme les plantes cultivées et que, loin d'accepter le moindre soin, ils dégèrent au contraire, comme le sapin, le pin noir, le houx, bref toutes les espèces qui aiment les régions froides et neigeuses, et de même, parmi les végétaux suffrutescents ou herbacés, par exemple le câprier et le lupin. Il est juste d'attribuer les dénominations de « domestique » et de « sauvage » en se référant à ces cas ainsi qu'en général à ce qu'il y a de plus civilisé ; or l'homme est soit le seul être civilisé, soit l'être civilisé par excellence. (Théophraste, *Historia Plantarum* I, 3, trad. S. Amigues)



3) 1. Les différences entre les plantes dans leur entier aussi bien que dans leurs composants se révèlent déjà par leur seul aspect : c'est-à-dire, par exemple, les dimensions plus ou moins grandes, le caractère dur ou tendre, lisse ou rugueux, de leur écorce, de leurs feuilles, etc., en un mot, une sorte de beauté (*eumorphia*) ou de laideur (*dusmorphia*), à laquelle s'ajoute la production de beaux fruits (*kallikarpia*) ou de fruits médiocres (*kakokarpia*). Il semble en effet que les espèces sauvages, comme le poirier sauvage, l'oléastre, produisent davantage, mais que les espèces domestiques ont de plus beaux fruits, et que leurs sucs mêmes, plus doux, plus savoureux, forment dans l'ensemble, pour ainsi dire, un plus heureux mélange.

2. Ce sont là, comme on l'a dit, des différences de nature ; de même, et plus encore, les différences entre espèces stériles et fertiles, à feuilles caduques et à feuilles persistantes, et autres du même genre. Mais dans tous les cas il faut toujours les considérer toutes en tenant compte des habitats (*topoi*) : peut-être même n'est-il pas possible de procéder autrement. On peut penser que les différences sur ce point permettent de délimiter des catégories, par exemple celle des espèces aquatiques et celle des espèces terrestres, comme pour les animaux. Il existe en effet des plantes qui ne peuvent se passer de vivre dans l'humidité ; elles sont classées en autant de catégories que de milieux humides, de sorte qu'il y a celles des fondrières, celles des lacs, celles des fleuves et celles qui poussent dans la mer, dont les plus petites se trouvent le long de nos côtes, les plus grandes sur les bords de la mer Erythrée. Certaines plantes sont, pourrait-on dire, des espèces des terrains détrempés et marécageux, comme le saule et le platane ; d'autres ne supportent pas de vivre dans l'eau et sur ces terrains-là, et recherchent les lieux secs ; parmi les espèces plus petites, il en est aussi qui forment la végétation des plages.

3. Néanmoins, si l'on prétend à une exactitude rigoureuse (*ei tis akribologēsthai thelei*), on peut même reconnaître que certains de ces végétaux appartiennent aux deux catégories et sont pour ainsi dire amphibies, comme le tamaris, le saule, l'aulne ; tandis que d'autres, tout en étant par nature au nombre des végétaux reconnus terrestres : le palmier, la scille, l'asphodèle, vivent à l'occasion dans la mer. Mais procéder dans tous les cas de ce genre et en règle générale à une étude ainsi conçue n'est pas procéder convenablement. Car ce n'est nullement la nature du végétal qui en de pareils cas comporte un tel déterminisme.

Voilà donc dans quel esprit il faut aborder les classifications et d'une manière générale les recherches sur les plantes. Ce qui est sûr, c'est que tous ces végétaux et les autres, sans exception se distingueront, comme on l'adit, à la fois par leurs aspects généraux et par les différences de leurs composants, ou par la possession de ce que les autres ne possèdent pas, ou par l'abondance de ce que les autres ont en moindre quantité, ou par une disposition dissemblable ou par les caractères qui font l'objet des classifications précédentes. 4. Sans doute convient-il d'ajouter encore les milieux dans lesquels chaque espèce est faite ou n'est pas faite pour pousser : c'est là une différence importante et non la moins propre aux végétaux, qui sont liés au sol, eu lieu d'en être indépendants comme les animaux. (Théophraste, *Historia Plantarum* I, 4, trad. S. Amigues)